

«Ridicule» et «Le Souper»

par Patrick Prunier

L'année 2017 a vu partir deux acteurs français majeurs : Claude Rich et Jean Rochefort. Les deux étaient réputés pour leur esprit. Le premier a joué Talleyrand, le second un autre abbé de cour, du XVIIIème siècle : Dubois ¹ et aussi le marquis de Bellegarde dans *Ridicule*. Le choix d'un acteur pour jouer un personnage historique n'est pas anodin car la culture historique actuelle est de plus en plus basée sur l'image. Et tandis que Moïse s'immortalise sous les traits de Charlton Heston ², Cléopâtre revêt ceux de Liz Taylor ³; Néron n'a pas d'autre visage que celui de Peter Ustinov ⁴, inoubliable joueur de lyre devant Rome incendié. Qui peut incarner le Régent, désœuvré et génial ? Philippe Noiret ⁵ naturellement puisqu'il l'a interprété deux fois. Quant à la jeune Sissi ! L'impératrice n'est pas prête d'avoir un autre visage que celui de Romy Schneider ⁶, courant dans les montagnes de Heïdi ou sur la place Saint-Marc, à Venise. ... Le choix de Claude Rich et Jean Rochefort a dû couler de source pour les réalisateurs. En effet Claude, par son port de tête, sa diction, sa prestance en somme, incarne un Talleyrand en pleine maturité, au sommet de sa gloire mais toujours aussi mystérieux. Quant à Jean, plus discret, moins extravagant, il vit ses rôles de confident et d'éminence grise par sa complicité, non feinte, avec Philippe Noiret et avec Charles Berling.

Dans cet article, je vous propose des pistes, et



Jean Rochefort dans «Ridicule»



Claude Rich dans «Le Souper»

non une étude détaillée, pour revoir les films, le Souper et *Ridicule*. Celles-ci se sont construites au cours de la rédaction de mon mémoire sur la vision cinématographique de Talleyrand, il y a déjà 20 ans !!!

Évidemment, le Souper pour nous, amis de Talleyrand, est un incontournable, alors qu'il semble «ridicule» d'étudier le film de Leconte, où Talleyrand n'est ni présent, ni cité une seule fois. C'est derrière les traits des deux personnages Ponceludon de Malavoy et l'abbé de Vilecourt que je retrouve l'esprit de Talleyrand. C'est d'ailleurs bien d'esprit que l'on parle, puisque Talleyrand est réputé pour ses mots d'esprit. Ouvrez un livre de citations, il est bien rare de ne pas en trouver une qui lui soit attribuée.

Talleyrand, jeune abbé, navigue entre les questions de généalogie, les preuves de bel esprit mais aussi la peur du ridicule qui définit assez bien la cour de Louis XVI.

La principauté des Dombes, centre des préoccupations de Ponceludon, est un petit pays de Bourgogne, aujourd'hui inclus dans le département de l'Ain, réuni à la couronne en 1762 seulement. C'est une région argileuse parsemée d'étangs et de ma-

1 Que la fête commence, de Bertrand Tavernier (1975)

2 Les dix commandements, de Cecil B. DeMille (1956).

3 Cléopâtre, de Joseph L. Mankiewicz (1963).

4 Quo Vadis ? de Mervyn LeRoy (1951).

5 Que la fête commence, de Bertrand Tavernier (1975), mais aussi Le Bossu, de Philippe de Broca (1997).

6 La trilogie des Sissi, d'Ernest Marischka (1955, 1956, 1957).

rais. François-Joseph de Damas, marquis d'Antigny, gouverneur des Dombes ⁷, charge reprise à la mort de son père en 1731, était le grand-père maternel de Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord. Voici un premier lien entre les deux personnages, même s'il n'est pas très pertinent.

Dans le film, l'intransigent généalogiste Chérin aborde avec Ponceludon, la question de la haute lignée :

- Votre cas à vous ne souffre aucun délai, m'a-t-on fait savoir. Tout est arrangé.

- Mais... et l'acte de naissance de Sygysmon de Malavoy qui me faisait défaut ?

- Si on y regardait de si près, la fine fleur du royaume tomberait dans la rotture.

Ici l'on trouve un point qui fâche chez les Talleyrand, durant tout le XVIII^{ème} siècle : «Les Talleyrand ne se trompent que d'une lettre dans leurs prétentions : ils sont du Périgord, et non de Périgord. ⁸». Je n'entrerai pas ici dans les détails de la généalogie de Talleyrand, mais c'est grâce à son surnom d'abbé de Périgord que Charles-Maurice arriva, pour un temps, à supprimer le doute sur l'origine lointaine de sa famille.

Sur la généalogie de la noblesse, il y a encore une autre réplique dans le film attribuée au baron de Guéret, le grand ridicule du film :

«Louis de France ! souviens-toi que c'est la noblesse qui t'a fait roi ! La vieille noblesse de province, que tu humilies...»

Cette formule en rappelle une autre qui se rattache à la famille Talleyrand et qui a fait sa renommée : Le comte Aldebert tint tête un jour à Hugues Capet.

- Qui t'a fait comte ? demanda le roi de l'Île-de-France au comte périgourdin

- Qui t'a fait roi ? Lui répondit Aldebert ⁹.

Talleyrand s'est créé dans une France où une seule qualité prime, aux dépens de toutes les autres : l'esprit. C'est lui qui ouvre les portes des femmes en premier lieu puis celles du roi. Dans le film, c'est ce chemin que prennent Ponceludon et Vilecourt par l'intermédiaire de la comtesse de Blayac. Nous verrons plus tard la méthode Talleyrand. Mais prenons tout de même, cet exemple cité par Taine, à propos de la du Barry. «Sur un trait fin, sur un silence, sur un "oh !" dit à propos au lieu d'un "ah !" On reçoit d'elle, comme M. de Talleyrand, le brevet de parfait savoir-vivre qui est le commencement d'une renommée et la promesse d'une fortune. ¹⁰»

Voici une autre version de cette histoire rattachée



Jean Rochefort et Philippe Noiret dans «Que la fête commence»

à Talleyrand :

«Qu'avez-vous à ne rien dire ? Hé quoi ? Pas une bonne fortune ? Vertu ou modestie ?

- Ah ! Madame, je fais une réflexion bien triste.

- Quoi donc ?

- Paris est une ville dans laquelle il est bien plus facile d'avoir des femmes que des abbayes.»

Et Louis XV, charmé par ce trait spirituel rapporté par Madame du Barry, aurait récompensé son auteur par une abbaye. Si cette histoire est amusante, son authenticité n'en reste pas moins contestable quand on songe que l'abbé de Périgord reçut son premier bénéfice en 1775, alors que Louis XV était mort depuis plus d'un an.

Pour s'occuper, la cour organisait des parties de bouts-rimés qui passaient pour l'exercice parfait du bel esprit. Le film nous donne l'illustration de ces joutes oratoires. Sans y être un expert, Talleyrand s'est risqué à l'exercice difficile des bouts-rimés qui ne laisse aucune place au hasard ; en voici un qui nous est parvenu. Il débutait ainsi :

«Et que me fait à moi qu'on soit belle ou jolie, A moi qui, par raison, ai fait une folie ?» ¹¹

Du bel esprit au ridicule il n'y a qu'un pas. Sur un mot, sur un manque d'usage, sur la moindre apparence de prétention ou de fatuité, on encourt la désapprobation des gens d'esprit qui est sans appel, et l'on est perdu à tout jamais dans le beau monde. Dans Ridicule, la chute de l'Abbé de Vi-

⁷ Michel PONIATOWSKI, Talleyrand et l'ancienne France, p. 27.

⁸ Louis XVIII, cité par Georges LACOUR-GAYET, Talleyrand, p. 19.

⁹ Georges LACOUR-GAYET, Talleyrand, tome 1, p. 11.

¹⁰ TAINÉ, Les Origines de la France Contemporaine, Paris, Hachette, 1907, p.108.

¹¹ Georges LACOUR-GAYET, Talleyrand, tome 1, p. 53.

lecourt l'illustre bien. La jeunesse de Talleyrand est marquée par le sacre de Louis XVI, au cours duquel l'évêque de Soissons et celui de Beauvais se sont disputé le pas. Il y eut des coups de coude donnés. Un des deux a pensé trébucher, et l'autre plus lestement l'a gagné de vitesse, pour aller saluer le roi. Charles-Maurice fut-il un témoin amusé de cette scène ? Il avait devant les yeux l'exemple du ridicule auquel craignaient pourtant de s'exposer les courtisans. Dans *Ridicule*, le baron de Guéret est, tour à tour, touché par les différentes formes de ridicule, la dernière se déroulant sous l'œil du roi. Il est évidemment le premier responsable de



Albert Delpy, le baron de Guéret dans «Ridicule»

son déshonneur, mais il est aussi victime d'une forme de l'esprit qui tend au persiflage grâce auquel Voltaire triomphait de ses adversaires les plus coriaces en les accablant de ridicule. Cette forme d'esprit négative suscitait naturellement toutes sortes de rancœurs et d'humiliations, et ne pouvait mener qu'à l'éclatement de la société d'Ancien Régime. Peut-on dire que la Révolution a tué cette peur du ridicule qui depuis ne tue plus ?

Retrouvons nous maintenant à la fin de l'Empire, un soir où tout est possible, donc tout peut être dit... où la véracité des faits laisse place à des éléments psychologiques. Le Souper a-t-il vocation à être un film historique ?

La voie royale du cinéma d'Histoire consiste à exalter la tradition nationale. A l'épopée biblique ou classique se substitue celle des Etats-nations caractéristiques du monde moderne. Chaque pays privilégie ainsi certains points forts de son histoire. Pour la France, on développe l'époque napoléonienne et Guitry en est le digne représentant.

L'histoire étudie des faits passés qu'on n'a plus les moyens d'observer directement; elle les étudie par une méthode indirecte qui lui est propre, la méthode critique. Il me semble que toute la difficulté

est là, car le cinéma fournit des données que l'on observe directement et que le cerveau traite plus rapidement qu'un document écrit : les images.

Si l'on regarde le nombre de films à bases historiques, on est étonné de la rareté relative du film révolutionnaire, ce qui en fait l'indicateur d'un malaise culturel et le signe d'une époque, de ses enjeux politiques et de ses choix intellectuels. Le cinéma hérite donc d'une image constituée de la Révolution, ce n'est pas lui qui l'élabore.

Le problème vient du fait que la Révolution banalisée ne parvient pas à rendre compte de l'ensemble du fait révolutionnaire, qu'il n'y a pas une Révolution, mais des révolutions. Il y a donc impossibilité de forger une image univoque. L'absence de film renverrait aux limites de l'historiographie, à l'impossible histoire officielle, à l'impossible histoire totale de la Révolution, en fin de compte aux contradictions idéologiques saillantes de l'événement. Elle renvoie à la succession des histoires de la Révolution, de Thiers à Guizot, Michelet, Taine, Aulard, Jaures, Mathiez, Soboul, Furet, Tulard. Le sujet effraie du fait du poids idéologique dont il est porteur, de l'effort d'analyse et des choix qu'il implique.

On choisit un héros dans une foule de héros possibles : le peuple, une foule, un lieu, un homme révolutionnaire ou contre-révolutionnaire. On choisit une période : 1789, 1793... un aspect : politique, économique.

La Révolution serait un événement se situant du côté de l'excès, alors que l'art cinématographique peut-être défini au contraire comme l'art de faire beaucoup avec très peu. Pour exemple, un journal télévisé de trente minutes équivaut, en texte écrit, à une page du journal *Le Monde*. Le scénariste est donc conscient de ne pouvoir échapper à un arbitraire, d'un choix toujours problématique, d'où le recours aux marges de l'événement. En effet, les films se situent à la veille de la Révolution (*Ridicule*, les caprices d'un fleuve, *Beaumarchais...*), ou après cette dernière sous forme de récit qui permet de dire « la Révolution » et donc d'en parler dans son ensemble. C'est dans cet esprit que se place le film de Jean Claude Brisville.

Un autre élément est important à avoir en tête pour comprendre ce film et il nous est fourni par Jean-Claude Brisville lui-même dans *La Tribune de l'Histoire* consacrée à Jeanne Hachette,¹² où il

¹² *La Tribune de l'Histoire*, 1995, France Inter.



Claude Rich et Claude Brasseur dans «Le Souper»

nous donne sa démarche et sa justification. Ces réflexions concernent la pièce qu'il a écrite sur l'entrevue de Péronne entre Louis XI et Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. Mais l'esprit est le même pour *Le Souper*. Cette présentation est provoquée par les questions d'ordre historique posées par Jean-François Chiappe. On ressent l'embarras de l'invité à qui l'on demande trop et qui répond : «Je vous arrête tout de suite, je ne suis pas historien de formation». Puis, au cours de l'entretien, il se protège à nouveau derrière son amateurisme historique : «Mon atout est de sentir les personnages puisque mon érudition est souvent défaillante.» Enfin arrive la solution proposée : «Puisqu'on ne peut pas trouver une explication historique, on peut peut-être avancer cette explication psychologique».

On retrouve là l'idée avancée par Rossellini : «Il faut préférer la vérité des mentalités à l'exactitude des faits.» Un de ses films à la réputation d'être historique : *La Prise du pouvoir par Louis XIV*¹³. Le problème est qu'il se situe à Versailles. Or à cette période, le château n'était pas encore construit. En dehors de ce détail que certains qualifieront de mineur, ce film nous transporte à la cour du futur roi-soleil, dans le moment précis où Louis XIV prend les rênes tout seul. Le spectateur a vraiment l'impression d'assister à un reportage. Or, en nous faisant assister à «un présent», l'auteur introduit des commentaires sur le passé des personnages mais aussi sur leurs projets et instaure des moments prédictifs. Dans *Le Souper*, J-C. Brisville

en a créé un discret : en effet, Fouché y évoque, en une phrase, l'ambassade de France au pays des Peaux-Rouges, devant de quelques mois une scène que l'on peut lire dans les mémoires de Vitrolles. Talleyrand, lors du conseil des ministres qui suivit l'élection désastreuse, pour le ministère Talleyrand-Fouché, de la Chambre Introuvable en octobre 1815, se lança dans l'éloge des Etats-Unis : «C'est un si beau pays. Vous ne connaissez pas ce pays-là, Monsieur de Vitrolles. Moi je le connais. Je l'ai parcouru, je l'ai habité. C'est un pays superbe. Il y a là des fleuves comme nous n'en connaissons pas. Le Potomac par exemple. Rien n'est plus beau que le Potomac. Et puis, ces forêts magnifiques, pleines de ces arbres dont nous avons ici quelques-uns dans des caisses, comment s'appellent-ils donc ? Des... des..., des daturas, souffle Vitrolles. C'est ça, des forêts de daturas». «Talleyrand s'embrouilla dans le Potomac et les daturas, écrit Vitrolles. C'était à n'y rien comprendre.» Seul au sein du conseil, Joseph Fouché, duc d'Otrante, comprit les raisons de ce lyrisme inattendu et pâlit. Talleyrand souhaitait se débarrasser de ce compère devenu encombrant depuis l'élection de la chambre introuvable. Il songeait à l'envoyer comme ambassadeur dans cette lointaine contrée. Ce fut en définitive Dresde¹⁴ pour Fouché».

Ces réflexions subtiles tout au long du film rendent

¹³ *La prise du pouvoir par Louis XIV*, de Roberto Rossellini (1966).

¹⁴ Jean TULARD, *Talleyrand et les Etats-Unis*.

vraisemblable la rencontre inventée par J-C Brisville, et recréent bien une atmosphère avec les mentalités de Talleyrand et de Fouché. Une réplique, toutefois me paraît exagérée. Brisville fait dire par Talleyrand une partie de la phrase de Chateaubriand : «M. de Talleyrand était de cette espèce inférieure; il signait les événements, il ne les faisait pas». ¹⁵ Même psychologiquement, il faut oser le faire, l'homme n'ayant jamais donné l'image de quelqu'un pouvant s'auto-flageller. Revisiter Talleyrand, ce n'est pas le réhabiliter, comme on a pu le faire, mais c'est une occasion d'en finir avec des images convenues. On a eu très longtemps une vision caricaturale de Talleyrand : sa vraie malchance aura été de voir son histoire écrite à la fois par Chateaubriand et Eymérie... Toute l'historiographie ultérieure est évidemment marquée par Chateaubriand (le vice au bras du crime), et par le dictionnaire des girouettes d'Eymérie. On ne se remet pas facilement de la fronde

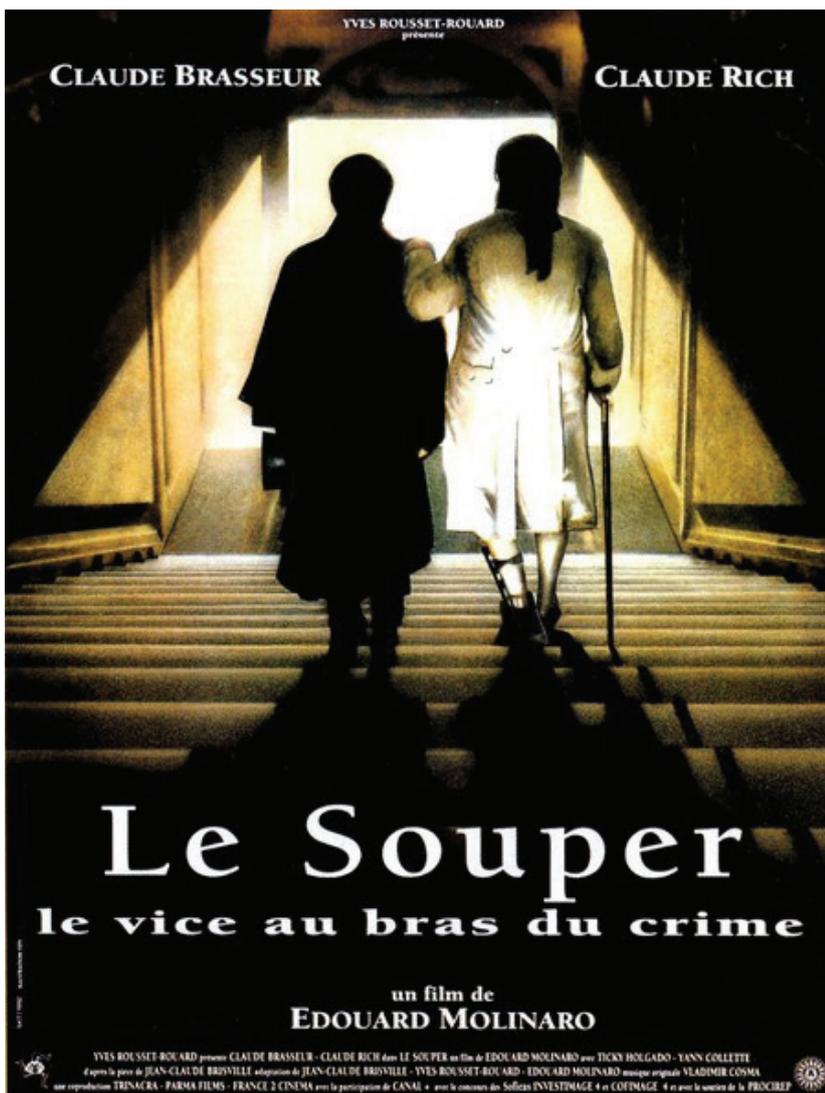
de telles autorités. Sans oublier Victor Hugo !!! Avec Chateaubriand, Talleyrand ne serait-il pas victime, d'une malchance historique ? Serait-il osé de croire comme Jean Dutour que « L'histoire est un toutou. Un homme de génie [ici Chateaubriand] arrive, elle saute à travers un cerceau s'il le lui demande». La chance du Talleyrand historique viendra peut-être du cinéma, avec les interprétations de Sacha Guitry et de Claude Rich. Mais honnêtement il y a peu de chance, car le passé que ces films restituent est un passé médiatisé. Toute représentation de l'Histoire est forcément réductrice, surtout avec le cinéma qui limite obligatoirement le sujet. Que peut-on montrer en une heure trente ? La réponse est qu'un film d'une heure trente comporte 129600 images et environ 400 à 600 plans. Ses derniers se regroupent en une unité narrative, pour former une séquence, comme la scène au théâtre. On part de beaucoup pour arriver à peu.

Le cinéma véhicule une culture sommaire qui s'alimente d'une culture sommaire, afin que l'ensemble du public atteigne le PPDCC (Plus Petit Dénominateur Culturel Commun).

Toute la question est qu'attend-t-on du cinéma ? N'est ce pas d'abord de nous faire plaisir.

Rien que pour ce plaisir, MERCI Messieurs Rochefort et Rich pour ces grands moments de Cinéma, et tous les autres qui ont pu nous marquer.

Chapeaux bas les artistes et VIVE LE CINEMA !!!



Sur l'affiche, on distingue très nettement la chaussure orthopédique au pied gauche de Claude Rich.

15 F-R de CHATEAUBRIAND Mémoires d'Outre-tombe, p. 341